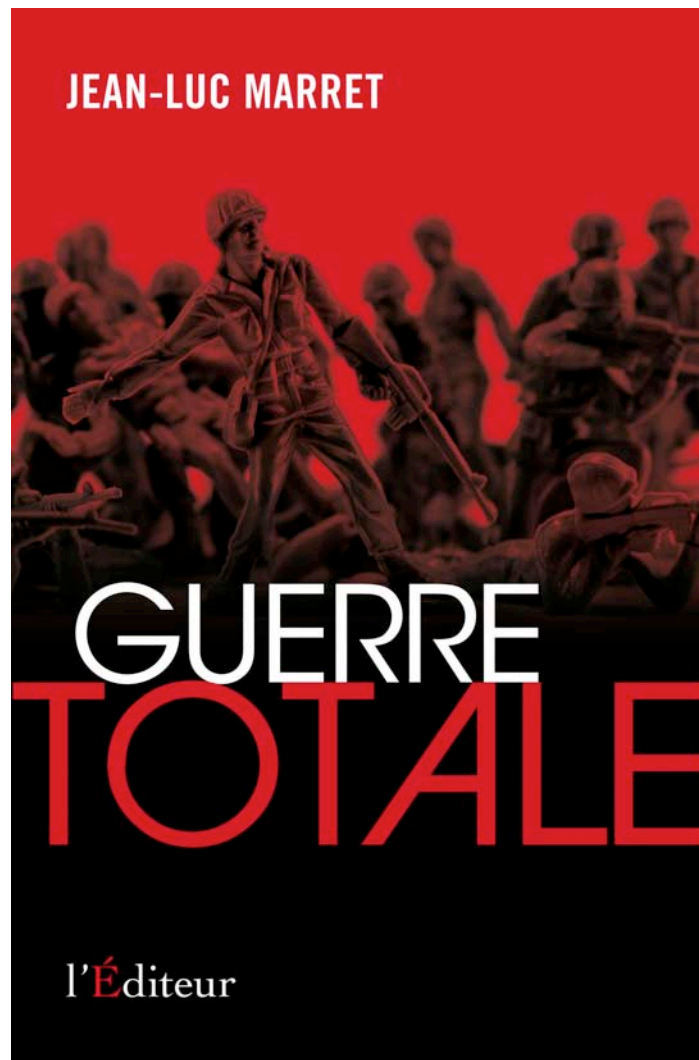


l'Éditeur

DOSSIER DE PRESSE

Guerre totale

Jean-Luc Marret



9, rue de Téhéran - 75008 Paris - tél.: 01 53 53 01 30 - fax : 01 53 53 01 40

www.lediteur.com

Date : 07/11/11

"Islamisme ou démocratie ? Le 'choix' manichéen"

par Jean-Luc Marret, maître de recherche, FRS et Université Johns Hopkins



Jean-Luc Marret, maître de recherche, FRS et Université Johns Hopkins

Il faudrait sans doute beaucoup de rigueur et aller contre l'air du temps pour en rester à un futur du monde arabe qui se limiterait soit à l'islamisme, défini brièvement ici comme une utilisation politique du religieux, soit à la démocratie – le sommet de l'Histoire pour l'Occident. En réalité, sauf si l'on a un agenda politique caché – par exemple faire peur sur l'islam ou radicaliser les musulmans ici ou là, les choses sont comme toujours nuancées, même s'il est possible que la charia soit pour les années 2011-2020, l'équivalent de ce que fut le djihad après le 11-Septembre – un concept très riche et par conséquent aisément manipulable, facile à caricaturer, à dramatiser et à médiatiser.

Évaluation du site

Site du quotidien national Le Monde. On y trouve le contenu de l'édition papier avec l'avantage de pouvoir accéder aux archives dont la consultation est gratuite, mais uniquement pour les articles les plus récents.

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 112

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Pour autant, il ne s'agit pas d'en rester au politiquement correct : le devenir des sociétés arabes, et pour l'instant de la Tunisie, de la Libye et de l'Egypte au premier chef, reste incertain, à coup sûr instable à court terme pour la Libye, tandis que le poids démographique et religieux de l'Egypte font du sort de ce pays un élément beaucoup plus important et systémique pour le monde que n'importe quel autre Etat arabo-musulman.

Quoi qu'on en dise, la charia est en effet un concept incertain dans ce qu'il désigne. C'est la loi qui prend sa source dans le coran, dans les propos de Mahomet (les hadith) et la tradition jurisprudentielle. Le mot n'est cité qu'une fois dans le coran (45/18), dans le sens de voie d'accès. Le verbe issu de la même racine signifie : recommander. C'est sans doute de là que provient l'évolution du sens vers la prescription légale qui distingue entre ce qui est obligatoire, interdit, recommandé, permis ou désapprouvé. Les plus radicaux des groupes islamistes nient tout recours au parlementarisme et à la souveraineté du peuple ou de la nation à cause d'une vision maximaliste, et à dire vraie très large, de la charia comme prescription. Cette conception n'est pas universellement répandue parmi les organisations islamistes, dont certaines – qualifiée souvent de "terroristes" – admettent parfaitement leur participation à la vie électorale – exemple : Le Hezbollah libanais. C'est évidemment encore plus vrai pour les islamistes en Tunisie et en Turquie. Opposer islamisme à démocratie est donc soit trop rapide soit stupide.

Pour autant, il est difficile de savoir comment le "Printemps arabe" va évoluer dans les trois pays déjà cités comme ailleurs. Chacun d'entre eux en effet, est à la fois différent dans son histoire, son économie et sa société. Certaines difficultés sont pourtant aussitôt évidentes : l'importance des armes volées dans les arsenaux militaires libyens et désormais en circulation est de nature à nourrir les violences politiques et criminelles de toute la région. Par son ampleur, ces vols sont sans doute comparables à ce qui s'était passé en Albanie au milieu des années 1990 et qui avait alimenté l'instabilité locale pendant des années.

De surcroît, l'extrême hétérogénéité des rebelles libyens rend vraiment problématique leur contrôle par un pouvoir central stable. Entre cautions données à l'Occident et satisfaction à accorder aux groupes armés à l'origine de la chute de Kadhafi, la voie est étroite. Peut-être même impossible. Certains zéloteurs, à commencer par BHL, commencent à exprimer – trop tardivement pour ne pas être suspect d'aveuglement ? – une certaine réserve, comme si ces choses n'avaient pas été prévisibles.

Par contraste, la situation en Tunisie, voire en Egypte, paraît paradoxalement plus stable et prévisible à court terme. La base modérée de l'islamisme tunisien et la nécessité d'une coalition gouvernementale sont pour l'instant de nature à créer un modèle démocratique tunisien original.

De son côté, l'Egypte a-t-elle fait une révolution ou a-t-elle subi un coup d'Etat opportuniste ? L'islamisme, s'il a aussitôt pour les populations locales les attraits de la nouveauté, ne résoudra pas à lui tout seul les difficultés économiques de ces pays. Le développement économique libéral est en réalité le principal vecteur de la démocratie et de l' (auto-)inhibition des formes anti-démocratiques de l'islamisme.

Un des signaux qui montreront que la démocratisation est en difficulté dans ces pays sera l'émergence d'une inclination des classes moyennes occidentalisées locales, plus que des

jeunes chômeurs, à chercher à émigrer pour fuir, le cas échéant, une société dont elles récusent le devenir.

Jean-Luc **Marret** est l'auteur de **Guerre totale** (L' **Editeur** , 2011).

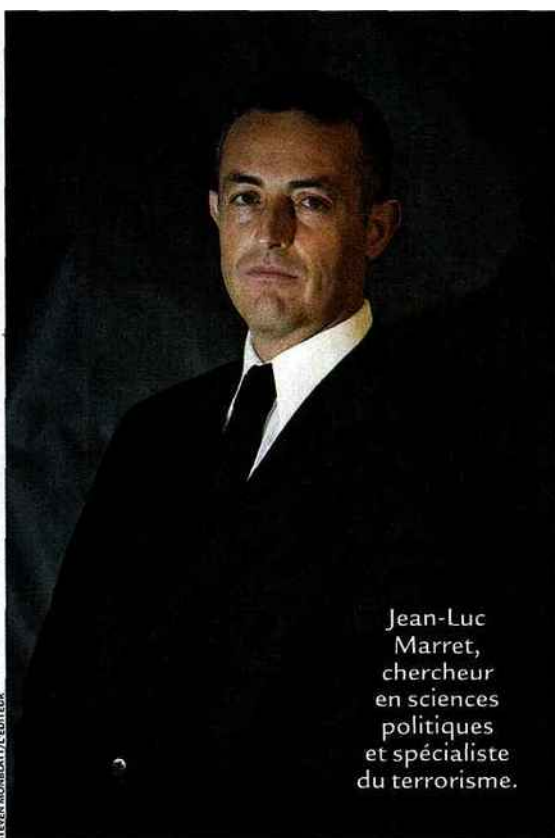
La guerre, propre de l'homme

Roman Une fable visionnaire, terrifiante, baroque et souvent hilarante de Jean-Luc Marret sur une humanité dévastée par ses délires. Et qui révèle le grand talent d'un écrivain.

A lors, pour Jean-Luc Marret dans *Guerre totale*, ainsi que l'aurait dit le Céline du *Voyage au bout de la nuit*, ça a commencé comme ça, par une intuition terrifiante, un pressentiment monstrueux : la guerre, l'amour de la guerre est la réalité de l'homme, son désir délirant, sa pulsion métaphysique vers l'autodestruction. Si par hasard l'homme ne fait pas la guerre, c'est qu'il ne peut pas. Parce qu'il se retrouve, comme un drogué en manque de violence historique, sans pouvoir, provisoirement, toujours très provisoirement d'ailleurs, satisfaire sa passion mortifère. « La violence peut se définir comme un état intermédiaire entre l'inanition – crever de faim, être faible ou écrasé, bref être enclin à la gentillesse, à manger dans la main – et être repu, oisif, baigner dans le confort ; autrement dit ne plus rien avoir à foutre. »

Jean-Luc Marret a écrit sur cette guerre universelle de tous contre tous une fable-fleuve, comme il y a des romans-fleuves. *Guerre totale* imagine une sorte de « présent visionnaire », aurait dit J. G. Ballard, dans lequel la planète est en proie à un conflit généralisé où tous les coups sont permis et « toutes les grandes tueries, les "sanguinoleries" baroques » font le quotidien d'une humanité dévastée par ses propres délires.

Nous sommes ainsi dans un espace-temps qui n'est ni tout à fait le nôtre ni tout à fait un autre. Nous sommes au cœur de l'Albanistan, un pays hargneux atteint de fièvre obsidionale, un axe du mal à lui tout seul, dirigé par des satrapes ubuesques qui procèdent à des purges monumentales dans leurs



Jean-Luc Marret, chercheur en sciences politiques et spécialiste du terrorisme.

rangs et font de la famine un mode de gouvernement. L'Albanistan et son parti unique, l'Union patriotique, attendent les bombardements massifs, ils les auront, et pis encore. Jean-Luc Marret n'a pas appelé son roman *Guerre totale* pour rien : on "kamikaze", on piège, on "bactériologise" et pendant ce temps-là, sur les écrans plats du spectacle permanent, la publicité continue en vantant des marques de bière, de napalm ou de 4x4. On sponsorise la boucherie.

Tout l'enjeu d'un tel texte-limite, incontrôlable, somptueux dans son énergie morbide, est de tenir la note, de faire jusqu'au bout ce que Hegel appelait le travail du négatif. Et c'est là que

Marret, pour son premier roman, a une véritable intuition d'écrivain. Il faut que la langue, la langue qu'il écrit entre en guerre contre elle-même. Le pari est relevé de manière étonnante. Marret joue avec la typographie, la ponctuation, les onomatopées, les néologismes en dosant parfaitement ses effets.

On songe forcément à Céline et notamment à son roman un peu moins connu, *Normance*, dans lequel il réussit l'exploit sur plus de cinq cents pages de décrire le bombardement des usines Renault vu depuis la butte Montmartre soufflée par les bombes. Il y a aussi d'ailleurs chez Jean-Luc Marret cette ironie constante, cet humour affolé, cette panique rigolarde devant l'horreur qui sont autant d'hommages au maître de Meudon.

Un texte somptueux dans son énergie morbide

Mais le texte entre en guerre également avec lui-même grâce à des censures plus baroques les unes que les autres qui interrompent soudain le fil du discours et laissent, par le seul énoncé de leur nom, deviner à quel désordre est soumis ce monde, miroir du nôtre, imaginé dans *Guerre totale* : « Censuré par l'Union antipatriotique mondiale section Britney Spears, censuré par les fragmentistes mongolo-ruthènes, censuré par l'union mondiale des biologistes pour un eugénisme général et humaniste. »

Guerre totale, par sa manière de décaler la réalité pour mieux en saisir ses contours paradoxaux ainsi que par le flux irrésistible de son style, pourra parfois rappeler un livre de Pierre Guyotat, *Tombeau pour cinq cent mille soldats*, qui lui aussi, il y a quelques décennies, avait revisité notre histoire inhumaine sous l'angle de la guerre comme alpha et oméga de nos destinées intimes inextricablement mêlées à la violence collective.

Ce qui est certain, c'est que *Guerre totale*, comme une géopolitique sous hallucinogène, complètera utilement le très classique Goncourt d'Alexis Jenni, *l'Art français de la guerre*.

JÉRÔME LEROY



Guerre totale, de Jean-Luc Marret, L'Éditeur, 448 pages, 23 €.

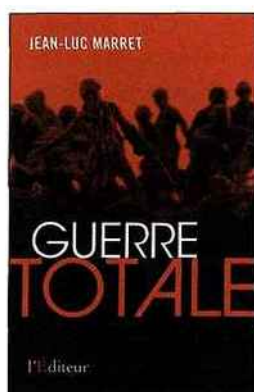


CULTURES

LECTURES VAGABONDES

Pages réalisées avec la collaboration de Béchir Ben Yahmed, Hervé Cabibbo, Claude Durand, Jean-Louis Gouraud, Gérard Haddad, Dominique Mataillet, Juliette Morillot et Jean-Éric Pieraggi.

Voyage au bout de la guerre



Guerre totale, de Jean-Luc Marret, éd. L'Éditeur, 448 pages, 23 euros.

Chercheur à la **Fondation pour la recherche stratégique (Paris)** et à la School of Advanced International Studies de l'université Johns Hopkins (Washington DC), spécialiste du terrorisme et des violences globalisées, Jean-Luc Marret fait paraître son premier roman, *Guerre totale*. À l'opposé d'une énième variation bien informée sur les conflits mêlant connaissances techniques et souci cinématographique de « faire vrai », ce roman est une épopée à la fois grotesque et hystérique d'un monde entièrement soumis à la guerre. C'est aussi une performance littéraire de premier ordre.

La guerre a gagné l'humanité entière. L'action est partout. Incessamment, dépêches, messages codés, publicités et alertes viennent interrompre le récit. Nous savons tout, à tout moment, c'est-à-dire que nous sommes perdus. Nous sommes en Albanistan. L'Union patriotique étale sa propagande à grands coups

de purges et de communiqués martiaux. La paranoïa guide le monde, ainsi que la trouille, qui est son pendant pratique. Ali Karaté est le héros peu reluisant de cette apocalypse, essayant de survivre au milieu des tirs d'obus, des assassinats et de la hiérarchie militaire. Lourde tâche. Tirailé entre une peur instinctive et le souci de plaire à ses chefs, il multiplie les bourdes, passant d'engueulades en punitions. Sans talent, sans grandeur, il a l'ironie, les quelques ressources du débrouillard et la

vocation du souffre-douleur : c'est l'homme moyen. Tout lui tombe dessus en permanence et sa vie ne se résume qu'à un long évitement.

Quelques personnages inquiétants traversent cet univers démonté. Le commandant Zobsky, modèle original de baderne forte en gueule et de poète tombé dans un monde auquel il ne voudrait pas ressembler ; Travis Lovejoy, insaisissa-



Jean-Luc Marret, l'auteur de ce premier roman.

STEVEN MOMBLAÏT

ble mercenaire sniper marchand d'armes, et Manjola, femme fatale dans tous les sens du terme, incarnation de la guerre des sexes qui sous-tend la violence du monde ou en forme l'arrière-fond moderne. La concurrence entre les sexes, devenue la condition sine qua non de l'égalité de leurs statuts, suppose qu'en la guerre aussi les femmes déploient désormais leur génie propre, non pas à côté des hommes, ni « tout contre », mais simplement contre. Manjola y emploiera toute l'énergie de son hystérie polymorphe.

L'auteur explore ici les implications psychologiques de ses sujets sans que sa prose n'ait à souffrir soudain d'obésité, comme c'est souvent le cas lorsqu'un écrivain s'avise de clamer que la guerre est une chose affreuse (par exemple), manière de rassurer le lecteur et les ligues

de bienséance littéraire. Plutôt qu'un développement sociologisant sur les causes intimes de la violence, Marret choisit de faire charger ses hommes au cri de « castration ! ». Tout est ainsi : direct et juste, drôle et cruel, bouffon et du plus grand réalisme. Comme dans Céline, le tragique tourne continuellement au burlesque, comme si le monde devait finir par la farce. Et comme avec Céline, on est surpris, presque honteux de rire devant cet étalage de misères, ces destins dérisoires, ces tableaux effrayants et l'enchaînement entêté des catastrophes. Il faut dire aussi que *Guerre totale* ne suit pas les lois du réalisme. Malgré l'expertise technique de son auteur, le livre ne prétend sans doute pas à autre chose qu'à être une fable, une fresque épique sur le destin des civilisations et de l'homme. **J.-É.P.**

Comme avec Céline, on est surpris, presque honteux, de rire devant l'enchaînement des catastrophes.